

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 150 (2005)
Heft: 1

Artikel: La percée des Ardennes en mai 1940 : était-elle prévisible?
Autor: Rapin, Jean-Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-346448>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La percée des Ardennes en mai 1940 était-elle prévisible?

En septembre 2003, nous avons présenté ici-même l'excellent travail du commandant Rémi Fontbonne consacré aux unités blindées et mécanisées françaises en 1940¹. La disparité technique et opérative des deux armes blindées, française et allemande, y apparaissait frappante. Poursuivant sa réflexion féconde, l'auteur aborde aujourd'hui un autre aspect – sans doute largement méconnu – des causes de la catastrophique percée allemande de mai 1940 à travers les Ardennes².

■ Lt col Jean-Jacques Rapin

C'est en effet par là que le malheur est arrivé. Alors que la manœuvre française, selon les mémoires du général Gamelin parus en 1962, était «*basée sur la conception que l'on tiendrait dans le massif des Ardennes, même s'il était débordé ou tourné*», la forêt des Ardennes étant «*en quelque sorte un môle de cloisonnement*», sept divisions blindées et deux divisions d'infanterie surgissent de cette forêt les 13, 14 et 15 mai, franchissent la Meuse et balayent la résistance française. Poussant vers l'Ouest à une vitesse jusque-là inconnue, nullement arrêtées par les quelques contre-attaques françaises, elles iront jusqu'à la Manche, provoquant l'encerclement des armées du Nord et l'épisode tragique de Dunkerque. Elles déclencheront ainsi l'enchaînement infernal qui conduira la France à l'armistice du 25 juin 1940.

Il vaut donc la peine de se demander si, comme le Haut commandement en a été accusé par la suite, il n'aurait pas dû prévoir une telle manœuvre et si vraiment aucun indice ne l'autorisait pas à douter de la valeur défensive des Ardennes. C'est là le sens et la valeur de l'étude du commandant Fontbonne.

Durant longtemps, les Ardennes conservèrent leur réputation de zone peu propice aux grandes manœuvres militaires, avant tout à cause de leur couverture forestière, l'absence de voies de communication suffisantes et la pauvreté du pays qui empêchait les réquisitions en vue du ravitaillement des troupes. Mais, comme le démontre l'auteur, à deux reprises en une soixantaine d'années, il y a eu des signes annonciateurs de grands changements de cet état de fait.

Tout d'abord en 1882 lorsque paraissent *Les nouvelles défenses de la France* d'un géographe français, Eugène Tenot, qui

écrit: «*(...) la construction du réseau de chemins de fer du Luxembourg belge et du Luxembourg hollandais (Grand-Duché) a complètement transformé les conditions de la guerre dans la région ardennaise. Le pays qui au siècle dernier passait à juste titre pour impraticable aux armées pourrait devenir aujourd'hui le théâtre de grands mouvements stratégiques. Une armée allemande concentrée sur la ligne ferrée de Liège-Luxembourg, depuis la hauteur de Saint-Hubert jusque vers Arlon ne serait qu'à deux marches de la Meuse en aval de Stenay.*» En bref, une anticipation prophétique des événements de mai 1940.

Ensuite lors des opérations d'août 1914 où la manœuvre allemande prévoit, prenant pour pivot la région fortifiée de Metz-Thionville, l'enveloppement de l'armée française par son aile gauche et, pour cela, le franchissement des Ardennes. Bousculant le dispositif français, ce ne

¹ Revue militaire suisse, septembre 2003, pp. 39-42.

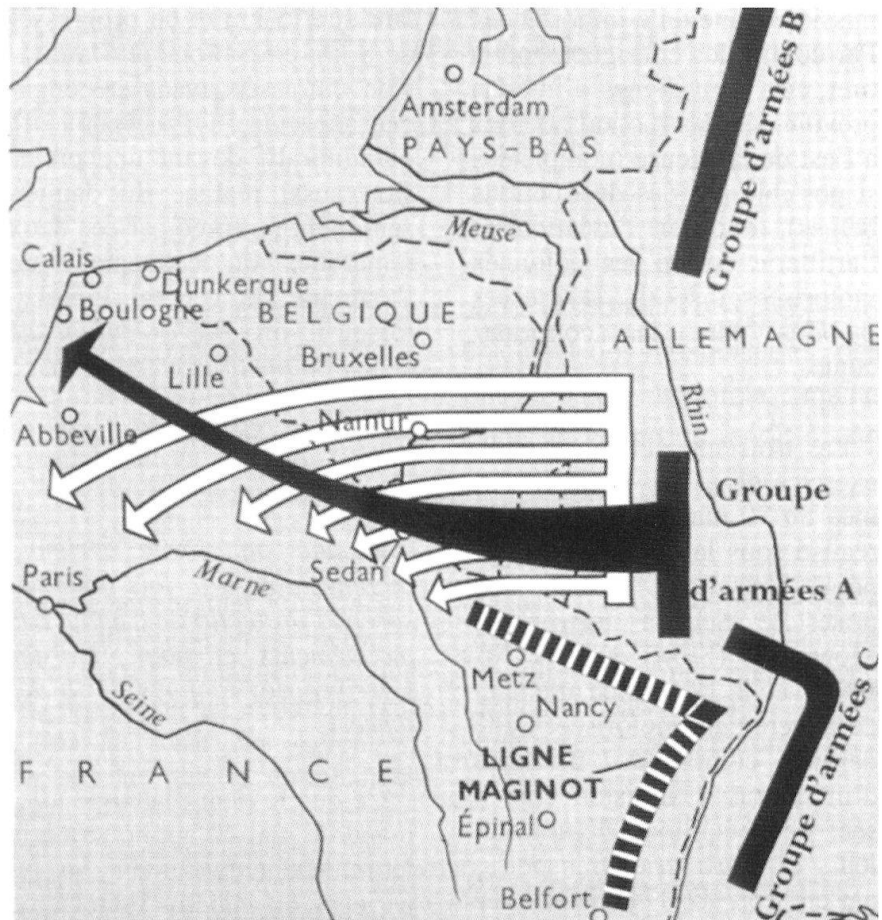
² Revue Histoire de la guerre, N° 33, février 2003, «*Les Ardennes 1940 – La question de leur franchissement*». L'auteur a donné une excellente description de la destruction du fort du Chaberton, au-dessus de Briançon, en juin 1940 dans la même revue (mai 2003, pp. 52-59).

sont pas moins de dix corps d'armée, au total 400000 hommes, qui y passeront.

L'intérêt de la présentation du commandant Fontbonne est de montrer comment les responsables stratégiques français, conscients d'un tel danger, examinent dans les années 30 les mesures à prendre pour y parer, mais sans les appliquer en 1940! Pour cela, l'auteur examine trois études et travaux : le livre du général Culmann *Reichsheer et milices* paru en 1933, ainsi que deux exercices tactiques de cadres en salle, joués l'un par la 2^e Région militaire en 1934, l'autre par la II^e Armée en 1938.

Première constatation frappante, tous trois présupposent des attaques-surprises, sans déclaration de guerre, menées par des unités motorisées dans les deux premiers cas, motorisées et blindées en 1938, visant la Meuse de Stenay à Liège, en évitant la région fortifiée de Metz : donc une vision proche de ce que sera la réalité de mai 1940. Sans entrer dans un examen de détail que le lecteur intéressé trouvera dans l'article du commandant Fontbonne, voyons succinctement leurs caractéristiques et les enseignements qu'ils suggèrent.

Pour le général Culmann, deux éléments de départ sont déterminants, la reconstitution de l'armée allemande, dès 1932, qui deviendra capable d'opérations offensives et d'attaques-surprise ; la faiblesse défensive des Ardennes, de Longwy à la Meuse, ce qui l'amène à prévoir un déroulement probable de l'attaque allemande comme suit :



La manœuvre des Ardennes.

«En cinq ou six heures, les grandes unités automobiles arriveront à la Meuse de Sedan à Stenay (...) avec 22 ou 24 divisions, après la rupture, la poursuite étant confiée à de la cavalerie renforcée de chars rapides blindés.» Il est tout à fait remarquable que le général Culmann, polytechnicien et artilleur, qui a occupé une position centrale dans la conception et la construction de la ligne Maginot, ait parallèlement fait preuve d'une telle vision dans son ouvrage.

La deuxième étude est un exercice de cadres de corps d'armée exécuté du 16 au 21 juillet 1934 par la 2^e Région. L'attaque

est menée ici par 8 divisions d'infanterie motorisée, dont 5 traversent les Ardennes, avec la mission de s'emparer de la Meuse entre Dinant et Sedan. Les auteurs du *Kriegspiel* imaginent avec audace des avant-gardes motorisées et aériennes capables d'une avance journalière allant jusqu'à 120 km. Mais les mêmes auteurs terminent l'exercice en confiant à une division d'infanterie (!) la mission de rejeter l'ennemi à la Meuse entre Monthermé et Fumay. Les choses se corsent lorsque le rapport final juge que de tels mouvements pour des troupes motorisées sont irréalistes et que leur puissance offensive ne serait pas suffisante pour réussir une

mission d'une telle importance ! Par contre, les enseignements à tirer, eux, sont dignes d'intérêt : prévoir des destructions denses à l'est de la Meuse (complétées si possible par des destructions belges), engager l'aviation et l'artillerie contre les colonnes motorisées, disposer de réserves mobiles pour les contre-attaques.

La troisième étude est un exercice de cadres de la II^e Armée du 30 mai au 3 juin 1938, réalisé sous la direction du général Prételat, mettant aux prises le Secteur fortifié de Montmédy (SFM) et la II^e Armée avec la 12. Armée allemande entièrement motorisée. Cette dernière comprend 7 divisions d'infanterie, 1 division cuirassée, des bataillons de mitrailleurs et d'artillerie, transportés par environ 9000 camions, avec la mission générale de rompre le Secteur fortifié de Montmédy en direction de Stenay vers l'Ouest, de Marville vers l'Est : c'est pratiquement le secteur où se déroulera l'attaque de Guderian en mai 1940 ! Côté français, le Secteur fortifié de Montmédy est réduit à ses seules troupes d'intervalle pendant vingt-quatre heures, avant que n'arrivent les premiers renforts, soit les unités motorisées d'une division de cavalerie, ses éléments hippomobiles et deux divisions d'infanterie.

Dans l'exercice, la supériorité des attaquants en aviation et en DCA leur permet, ayant franchi la frontière belge et luxembourgeoise le 30 mai à 3 heures, de rompre le front trois jours plus

tard sur 15 km et de progresser de 8 km en profondeur, la division cuirassée ayant été engagée au centre. On ne peut être qu'admiratif devant une prévision aussi réaliste du danger, sentiment renforcé par ces deux remarques du concepteur de l'exercice, le général Prételat, lorsqu'il dit : *«L'exécution de cette attaque brusquée suppose :*

■ *le secret dans la préparation et une très grande vitesse dans l'exécution ;*

■ *une supériorité aérienne incontestable à la fois pour assurer la protection aérienne des mouvements et pour retarder l'arrivée des renforts de la défense.»*

Ce que le plan d'attaque allemand de mai 40 appliquera à la lettre. Malheureusement, les supérieurs du général Prételat ne sont guère convaincus. Le général Georges note, en regard du rapport : *«D'accord – tout cela est intéressant – mais excessif !»* Quant au général Gamelin : *«Tout à fait d'accord»* [avec le général Georges] et il ajoute : *«J'ai assisté à l'exercice de la II^e Armée et j'ai à la critique attiré l'attention sur ce fait que, dans mon esprit, le général Prételat avait voulu jouer le pire.»*

Or ces deux chefs seront à la tête des armées en mai 1940, et «le pire» ne sera pas une division cuirassée, mais sept *Panzer-Divisionen* et les *Stukas* à la place de l'artillerie ! Le résultat, nous ne le connaissons que trop : il est tragiquement proche de ce qu'avait imaginé le général Prételat pour son exercice de 1938.

En conclusion, le commandant Fontbonne, partant de l'examen de ces trois travaux, mais surtout du troisième, le plus proche de la réalité, rappelle qu'en 1940, le plan d'opération allié prévoit le report du front en avant de la frontière, en Belgique – le plan Dyle – pour des raisons militaires, politiques et économiques. Pour répondre aux nécessités de cette manœuvre, le Haut commandement finit par se persuader que les Ardennes ne seraient qu'un secteur de moindre importance, «un môle de cloisonnement», ce d'autant plus qu'il ne possède aucune connaissance des capacités réelles de l'arme blindée dans un terrain de cette nature. En conséquence, la menace qui pèse sur les Ardennes étant sous-estimée, les II^e et IX^e Armées s'y voient confiées des missions sans rapport avec leurs moyens : longueurs de front démesurées, manque de profondeur des positions, appuis d'artillerie insuffisants. La Meuse, qui aurait dû être un obstacle battu par le feu, n'en est plus un lorsque ce feu devient insuffisant.

Avec à-propos, l'auteur se demande comment les stratèges allemands en sont arrivés à une décision aussi originale et aussi efficace et quels sont les renseignements dont ils disposaient pour choisir avec tant de perspicacité le lieu de leur effort principal. Peut-on espérer que cela sera le sujet de sa prochaine étude ?

J.-J. R.